

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 32

Artikel: La lettre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209725>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

montagnard des Blanpraz (les *Blancs Praz* c'est-à-dire les près blancs, selon certains étymologistes) fondé, dit-on, il y a des siècles, par une tribu végète.

La beauté de la population féminine de ce recolon montagnard est depuis longtemps proverbiale et il y a une vingtaine d'années, la Josette d'Urbain Crettaz ne faisait pas mentir cette réputation enviée.

La ravissante jeune fille était courtisée à la fois par les deux frères Branchez, Maurice et Célestin, les fils du plus riche paysan de l'endroit. En effet, le père Branchez, outre d'autres avantages importants, avait l'honneur d'être le seul particulier des Blanpraz qui possédât des vignes à Fully.

En octobre, à l'époque des vendanges, les deux frères rivaux étaient descendus dans la plaine, tandis que leur commune Dulcinée restait aux Blanpraz.

Les deux amoureux n'étaient point dupes l'un de l'autre, bien au contraire; ils avaient parfaitement conscience de leur tacite rivalité. Maurice savait bien que les beaux yeux de Josette charmaient Célestin, et ce dernier, de son côté, n'ignorait pas quel était l'aimant qui, presque toutes les soirées d'hiver attirait son frère chez Urbain Crettaz.

La jeune fille ne semblait pas avoir de préférence pour l'un ou pour l'autre de ses deux amants. Ceux-ci, sans précisément se regarder comme des chiens de faïence, sans être en état d'hostilité ouverte, n'entretenaient plus cependant des rapports aussi cordiaux que par le passé; il y avait du froid entre eux.

Probablement, la Josette, disputée en secret, accepterait la main du premier des soupirants qui poserait nettement sa candidature. Mais, pendant de longs mois, il ne s'était présenté, paraît-il — la timidité aidant — aucune occasion propice pour entrer en matière sur une aussi grave affaire. Les deux concurrents se gênaient réciproquement, car l'un et l'autre tenaient à faire leurs avances chacun à l'insu de son frère. Et la chose était malaisée tant qu'ils séjourneraient côte à côte aux Blanpraz. La moindre démarche que l'un des deux se hasarderait de faire serait aussitôt connue de son antagoniste.

Nos deux Branchez étaient donc à Fully pour une semaine environ, loin de la dame de leurs pensées. Cet éloignement semblait surtout être à charge à Célestin, apparemment plus sensible que Maurice. Peu à peu, dès le premier jour, son cerveau, en continu travail, élaborait et mûrissait un projet qui, de prime abord, lui paraissait être né d'une pensée extravagante, mais qui, peu à peu, lui semblait plus raisonnable et d'un accomplissement plus aisé. Le deuxième soir, déjà — la chose serait nocturne — il était tout disposé à faire les efforts nécessaires pour mettre son plan hardi à exécution.

Voici, exposé sommairement, ce qu'il avait pensé :

Profiter du séjour de son frère à Fully pour partir, sitôt après le coucher du soleil, et franchir lestement, du pas vif et pressé particulier à ses jambes grêles et nerveuses, les six bonnes lieues qui séparent les Blanpraz du mazot de Saxé¹, dans le but de venir surprendre chez elle sa bien-aimée, qui serait très étonnée de cette visite, le sachant à Fully, et lui prouver par une si longue course, faite exclusivement à son intention, la sincérité de ses assiduités présentes et passées. Enfin, profiter de la bonne impression que son ardeur ne manquerait pas de produire dans le cœur de la belle, pour faire une demande en due forme et s'assurer ainsi une victoire facile, faute d'un adversaire moins zélé qui, à cette heure, s'amuserait à Fully, ignorant tout du plan, pour ainsi dire machiavé-

que échafaudé par son frère, dont l'amour avait décuplé l'audace.

Chacun conviendra que la trame était bien ourdie, il n'y avait qu'à mettre le projet à exécution.

A cœur vaillant rien d'impossible.

Cette maxime conviendrait bien à notre Célestin. Ni la fatigue provenant du dur labeur de la journée, ni la course extraordinaire qu'il devait faire pour l'aller et le retour, car avant l'aube il devait être de nouveau au mazot, ni les précautions inusitées qu'il devait prendre pour que son frère ne conçût pas l'ombre d'un soupçon à l'endroit de cette folle équipée, rien ne le rebuta. Une ombre descendait lentement des grands monts alpins, et la plaine peu à peu disparaissait sous un suaire ténébreux. C'était la nuit. Depuis cinq minutes Maurice avait quitté leur modeste bicoque, sans doute, pensa Célestin, pour aller passer la veillée, dans le voisinage, en compagnie de quelque Omphale fullérienne, l'éloignement lui faisant momentanément reléguer la Josette au second plan. Je suis plus constant en amour, se dit-il, cette fidélité ne mérite-t-elle pas sa récompense ?

Tout en faisant ces réflexions, notre galant aventurier s'était mis à remplir un gros panier des grappes les plus vermeilles et les plus juteuses qu'il avait cueillies durant la journée.

Puis, d'un cœur léger, bondissant de joie, notre homme est sur la route des Blanpraz et, sous ses pieds agiles, la distance semble s'envoler comme par enchantement. Pensez donc, s'il pouvait se plaindre des longueurs de la route déserte quand, selon toutes probabilités, il serait dans quelques heures auprès de la gentille Josette, qui lui donnerait le droit de l'appeler du doux nom de fiancée.

C'est son frère qui serait morfondu quand, plus tard, il apprendrait ce voyage nocturne et ses résultats décisifs. Si le cœur de Maurice était autant épris que le sien de la plus belle jeune fille des Blanpraz, il pourrait bien en faire une maladie. A cette pensée, Célestin s'assombrissait, mais ce nuage s'enfuyait rapidement. Il n'était pas nécessaire de se faire de la bile sur ce point. Maurice serait un peu contrarié, c'est sûr, mais, au bout de quelque temps, il en prendrait son parti. D'ailleurs, il était impossible que son frère fût aussi ardent et aussi zélé que lui. Ce n'est pas Maurice qui aurait fait une si longue course pour un pareil motif. Au besoin, quand il était à Saxé pour les vendanges ou les travaux des vignes, au mois de mars, une jolie Fullérienne remplaçait la fille du père Crettaz, dans ses veillées.

Tout en faisant ces réflexions, Célestin Branchez arrivait au chef-lieu de la commune. Il eût voulu être comme Gargantua de la légende ou comme le Petit Poucet chausant les bottes de sept lieues, pour franchir en deux formidables enjambées le raide coteau que les Blanpraz couronnent de leurs masures blanches et de leurs *raccards* roussis par un soleil méridional.

Il arriva enfin et rapidement se dirigea vers la maison Crettaz, sans même jeter un furtif regard sur la demeure paternelle, tant il était absorbé par son idée fixe. Il jouissait d'avance de la surprise de la famille d'Urbain, car le sachant à Fully, son arrivée devrait être bien inopinée. Comme son panier de raisins allait être le bienvenu !

Mais, en entrant, ô surprise ! oh déception ! Il ne pouvait en croire ses yeux. Était-il donc le jouet d'un rêve ? Non. C'était bien la stupéfiante, l'extraordinaire et invraisemblable réalité. Son frère, Maurice, en chair et en os, était là, assis sur un rustique escabeau, tout près de la rieuse Josette !!!

L'ahurissement de Maurice était également à son comble. Quel prodige avait pu amener les deux frères en cette même maison ? Un mobile commun, soigneusement caché par tous deux.

La même pensée, hardie et extravagante, qui avait obsédé le cerveau de Célestin, s'était également fait jour dans l'esprit de Maurice. Ce n'est qu'entre frères qu'on puisse observer pareille coïncidence. Oh ! les liens du sang !

La commune entreprise des deux rivaux échouait piteusement et, après une ou deux heures d'entretien, assez monotone, l'heure avancée mit fin à la *veillée* et les deux frères rebroussèrent chemin, *de compagnie* cette fois, mais presque sans mot dire, sombres et préoccupés qu'ils étaient tous les deux. Ils arrivaient à Fully au jour naissant, remportant de leur expédition une grande fatigue momentanée et ensuite une rivalité d'amoureux plus aiguë que par le passé.

Mais bien que les intéressés n'en soufflassent mot à personne, la nouvelle de leur bizarre escapade s'ébruita promptement. Urbain Crettaz qui n'avait pas la réputation de trop retenir sa langue, en fut le zélé véhicule. Toute la population blanprazienne et même celle des villages les plus voisins en fit des gorges chaudes. Le père Branchez rit le tout premier de la déconvenue de ses deux garçons. Le régent du chef-lieu, un spécialiste dans ce métier, accoupla quelques bouts rimés de circonstance.

Tout va bien qui finit bien !

MAURICE GABBUD, à Lourtier.

FÉMINISME HYGIÉNIQUE ET PRATIQUE

Le féminisme, tel que le conçoivent certains représentants du beau sexe, à côté de quelques chauds partisans, a des détracteurs très convaincus. Ces derniers ne disent mot; soit galanterie, soit crainte de déchaîner les rancunes terribles et tenaces de la partie la plus aimable du genre humain. Faisons comme eux, et bornons-nous à déclarer notre adhésion pleine et entière au féminisme que préconise le professeur Dudley Sargent, de l'Université de Harvard. C'est, d'ailleurs, du même coup, un sport excellent :

« Pour vous bien trouver d'un sport rationnel, hygiénique, qui donne à votre corps force et beauté, mettez-vous au travail domestique. Rien ne vaut pour fortifier les muscles des jambes et élargir la poitrine comme monter et descendre les escaliers. Travailler en levant les deux mains produit le même effet sur le buste. Pour donner de la flexibilité aux épaules, le maniement du balai est souverain. On peut y ajouter l'acte répété de porter des seaux d'eau. Pétrir de la pâte vous donnera des avant-bras d'une rondeur et d'une fermeté magnifiques, et laver du linge pendant une heure équivaut à toute une semaine de tennis. »

La lettre. — Un monsieur dit à sa servante de mettre à la poste une lettre qu'elle trouvera sur sa table de travail. Il y avait trois lettres, dont l'une sans adresse.

La servante, embarrassée, les jette toutes trois à la boîte.

Lorsque son maître s'en aperçut, il lui demanda pourquoi elle avait mis à la poste une lettre sans adresse.

— Je croyais que Monsieur ne voulait pas qu'on sache à qui il l'adressait.

LE FOOT-BALL AU VILLAGE

I

L'amusante pochade que voici est extraite du *Bulletin officiel du Montriond-sport*, de Lausanne. Elle est toute d'actualité, puisque les sports de tout genre sont à l'ordre du jour.

L'ascène se passe dans la pinte du coquet village de B*** (Gros de Vaud).

Monsieur le syndic et monsieur l'assesseur, après avoir achevé la lecture de la *Revue*, reprennent trois décis de 11. Soudain le syndic,

¹ Hameau de Fully.